



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS  
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

## Dossier II. : 70<sup>e</sup> anniversaire de l'Armistice de 1918 LA MORT DE PÉGUY

On n'était pas au 6 septembre, date retenue par le haut commandement français pour le début de la bataille, mais au 5. Tandis que sur le plateau briard coulait le sang et grondaient les canons, Joffre discourait encore dans le salon Louis XV du château de Vaux-le-Pénil, s'efforçant de convaincre French de combattre avec les Français.

Les officiers de liaison porteurs des ordres d'offensive venaient tout juste d'atteindre leurs destinations ou étaient encore en route. Comme une bête brute trop longtemps contenue, la bataille avait échappé aux calculs et aux ordres. La 6<sup>e</sup> Armée devait porter le premier coup, contre le flanc de von Kluck. Afin qu'elle soit prête à franchir l'Ourocq le 5 au soir ou le 6 au matin, Gallieni avait demandé à Maunoury de la mettre en mouvement le 5 au matin. Cette armée venant de l'ouest avait tout simplement rencontré le IV<sup>e</sup> corps allemand descendant du nord au sud.

Le 276<sup>e</sup> d'infanterie avait quitté Vémars à 7 heures du matin, marchant vers l'est avec tout le groupe Lamaze. Les hommes disaient : « Aujourd'hui, ça va mieux ! » Ils étaient contents de ne plus battre en retraite, de se porter, au contraire, vers l'ennemi : « Nous savions que nous défendions Paris, nos familles ». A dix heures, à Thieux, les deux divisions (55<sup>e</sup> et 56<sup>e</sup>) et la brigade marocaine avaient défilé devant le général Lamaze. Non loin de là, dans un champ, avaient été dressées les antennes du poste divisionnaire de T.S.F.

C'était maintenant toujours le même régime de nuits très fraîches et de journées torrides. A Nantouillet, le 276<sup>e</sup> avait eu droit à une pause de 10 minutes. Les hommes, pour s'étendre, cherchaient l'ombre rare, au bord des maisons. Assis sur une pierre, en plein soleil, comme s'il avait voulu souffrir volontairement, un officier à barbe blonde et à binocle relisait une lettre des siens, reçue la veille ; c'était le lieutenant Charles Péguay. A la fin de la pause, il dit à ses hommes :

— On fera la soupe à Villeroy.

Maintenant on savait quand on mangerait et quand on boirait, sécurité à peine croyable. Cela aussi contribuait à remonter le moral.

Le bataillon atteignit à midi juste un petit sentier bordé d'arbustes, près de la ferme de la Trace. En face, le village de Villeroy, on allait y arriver. C'est à ce moment-là que le premier obus allemand tomba. Des soldats s'écrièrent :

— Ils nous servent l'apéritif !

Mais les lazzi aussitôt rentrèrent dans les gorges. Le second obus venait de tomber au milieu des caissons de 75 du bataillon, abrités derrière une rangée de peupliers. L'explosion fit voltiger des morceaux de cadavres en bleu foncé, des chevaux déchiquetés.

— En formation de combat ! Lignes de section par quatre.

La plus grande bataille de tous les temps jusqu'à ce jour venait de commencer. Les obus allemands continuaient à tomber, mais les batteries de 75 avaient pris position et tiraient sans interruption. Des servants en corps de chemise passaient les projectiles avec dextérité, les pointeurs pointaient, on voyait un officier lever le bras. Déjà des flammes s'élevaient de l'entrée de Monthyon, d'où tiraient des batteries allemandes.

Le 276<sup>e</sup> s'avavançait lentement à travers de grands champs d'avoine fraîchement moissonnés. Les bottes parsemaient encore le champ, alignées comme des soldats, elles aussi, à intervalles réguliers. Parfois, un éclat d'obus en enflammait une, elle brûlait très vite, dans une grande lueur jaune. Quand un ronflement annonçait une volée d'obus, on entendait la voix du lieutenant Péguay, toujours vibrante, cordiale et militaire à la fois :

— Couchez-vous, en carapace !

Les hommes s'aplatissaient, se couvrant la tête de leur sac. La compagnie s'arrêta à la lisière de Villeroy, près d'un puits, dans une sorte de chemin creux. De là, on entendait la violente fusillade des Allemands en train de se défendre, à Penchard et à Neufmontier, contre la brigade marocaine. A Penchard, les tabors, ivres de carnage, atteignaient les canons allemands, fusillant et embrochant les servants, mais soudain leurs gestes s'arrêtèrent, on les vit tomber, tués sur leurs victimes : une contre-attaque de flanc sauvait les batteries allemandes. Les assaillants visaient surtout les officiers. Succombant sous le nombre, privés de chefs, les tabors refluent. Le sang tachait leurs uniformes kaki d'une manière dramatique.

Sur le glacis devant le 276<sup>e</sup>, les balles et les shrapnells formaient une sorte de nappe de feu et d'acier.

— Dix-neuvième compagnie, en tirailleurs. En avant !

Direction : les hauteurs de Monthyon. A droite de la ligne de tirailleurs, le capitaine Guérin et le lieutenant Péguay marchaient côte à côte, revolver au poing.

— Les Marocains sont devant nous, défense de tirer sans ordre, faites circuler !

Heureusement, les obus tombaient moins nombreux. Les batteries allemandes devaient déjà en avoir pris un bon coup. Mais comme on atteignait une crête, le bourdonnement des balles devint plus fort.

— Veillez à l'alignement ! cria le lieutenant Péguay.

Encore un champ d'avoines, mais celles-ci n'étaient

pas fauchées. Il était cinq heures, le soleil oblique tapait sur les nuques, le sac pesait un poids monstrueux.

— A gauche, direction la route ! Derrière le talus, halte !

Enfin. « Enfin, plus ces saloperies d'avoines ! » pensait-on d'abord. Puis, plus ou moins clairement : « Encore un instant de vie ». On était là à genoux derrière ce talus, à l'abri comme dans le ventre d'une mère. Mais les balles sifflaient au ras des têtes.

— Hausse, cinq cents mètres. Feu à volonté !

Répondre au feu, on était là pour ça. On apercevait tout juste les Allemands bien défilés derrière des arbustes, le long d'un ruisseau, presque invisibles dans leurs uniformes couleur de terre.

Le lieutenant Péguay allait et venait derrière la ligne des tireurs, courant de l'un à l'autre, toujours zélé, conseiller comme au champ de tir. Debout, bien entendu, les deux tiers du corps à découvert.

— Attention, mon lieutenant, ça siffle !

Le lieutenant s'appuyait un instant sur un rouleau agricole laissé là, mais c'était plutôt pour reprendre souffle. Maintenant on voyait par instants, entre les arbres, les Allemands qui quittaient leurs positions et escaladaient la côte en vitesse.

— Ils reculent ! Ils reculent !

Les hommes soudain oubliaient le bourdonnement des balles. Ils virent le capitaine Guérin adresser un signe au lieutenant Péguay. Celui-ci brandit son revolver : Déjà, il avait escaladé le talus. Les hommes le suivaient, l'arme à la main, courbés en deux.

— Merde, encore des betteraves !

Le capitaine Guérin clopinait toujours, un peu en arrière, à cause de sa blessure marocaine. Il clopinait trois pas, on le vit tomber juste à côté d'un gros arbre. Tué raide.

— En avant !

Le terrain descendait, mais il paraissait immense à cause du danger. La compagnie courut deux cents mètres, s'arrêta ; un nouveau bond de deux cents mètres. Tous ces mouvements étaient prévus dans le Manuel du gradé d'infanterie. Mais nulle part n'était dit avec éloquence, avec le lyrisme qui eût convenu, quelles cibles étaient, sur le terrain déclinant, dans la grande lumière du jour d'été, oui quelles cibles merveilleuses étaient, dans ces conditions, les uniformes des fantassins français, capote bleue, pantalon rouge garance. Les moins peureux, sur cette pente immense face au ciel, se sentaient poussés sous l'œil d'un rapace.

— Couchez-vous ! commanda Péguay. Feu à volonté !

Feu à volonté et il restait cent cinquante cartouches par homme. Il fallait descendre toute la pente, remonter. Qui atteindrait vivant les hauteurs d'en face ? Le lieutenant Péguay restait debout, jumelles aux yeux, dirigeant le tir.

Un peu à gauche, le lieutenant de la Cornillière commandait le feu de son peloton ; debout, bien entendu, levant et abaissant ses jumelles, lui aussi, mais ganté. Toujours ganté, de la Cornillière, un peu crâneur. Tous les hommes de la 19<sup>e</sup> entendirent distinctement son dernier commandement :

— A cinq cents mètres, feu à vo...

La mort venait de lui couper grossièrement la parole et maintenant il gisait comme n'importe quel cadavre ; mais ganté. Son adjudant, un nommé Legrand, n'en revenait pas. Il se leva, fit deux pas. Foudroyé, une balle dans la tête.

Le lieutenant Péguay demeurait seul debout.

— Tirez ! Tirez ! cria-t-il à ses hommes.

On a souvent le sentiment que tant qu'on tire, rien ne peut vous arriver. Les fantassins de la 19<sup>e</sup> compagnie éprouvaient un instant ce sentiment-là, et alors ils tiraient comme des enragés, puis le désir d'un abri devenait intolérable : posant leur fusil, ils se mettaient à creuser la terre, à toute vitesse, de leurs deux mains nues, dans un effort essoufflé dérisoire.

Maintenant les morts et les blessés ne manquaient pas. Les morts, passe encore, mais les blessés gémissaient ou criaient atrocement. Les shrapnells éclataient à deux mètres du sol, et bien des hommes avaient perdu leur sac, ultime protection.

— Mon lieutenant, je n'ai plus de sac !

— Moi non plus ! Mon lieutenant, nous allons tous y passer !

Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.

Les maisons paternelles ne sont pas lointaines pour ces Parisiens, pour ces Briards « du Crécy et du Voulangis » qui composent la 19<sup>e</sup> compagnie. La moitié de ces hommes meurent ou vont mourir au milieu de leur nature natale, quelques-uns sur des champs par eux labourés, ou au seuil de leur jardin. Cependant le lieutenant Péguay, follement dressé en face des balles et des éclats, ne pense sans doute pas, à cet instant, à ces vers prophétiques. Il est infiniment probable que Charles Péguay, le parfait officier de réserve, au sommet de sa vocation troisième — socialiste, chrétien, officier — tout simplement pense qu'il doit rester debout (« Couchez-vous, mon lieutenant ! Couchez-vous ! » Certes non.) pour encourager ses hommes exposés au danger mortel ; pour leur donner l'illusion qu'un homme courageux est invulnérable.

— Nous n'avons plus de sac, mon lieutenant ! Nous allons tous y passer !

— Ça ne fait rien, je n'en ai pas non plus. Tirez toujours !

Tirez toujours sont ses derniers mots. Une balle en plein front, Péguay « tombe sur le côté dans une plainte sourde ».

Péguay est mort, le capitaine Guérin est mort, le lieutenant de la Cornillière est mort, et tant d'autres, maintenant taches bleues et rouges sur les feuilles vertes et sur les chaumes ; tant d'autres braves cœurs, génies obscurs, grands saints peut-être, qui n'auront jamais de nom dans l'Histoire. Tous ceux-là, c'est vrai, mais Péguay au premier rang, Péguay au premier jour. L'holocauste des meilleurs, terrifiante exigence des patries. « Officier d'une grande valeur morale. A fait preuve du plus grand courage dans des circonstances très critiques. A été tué à la tête de sa troupe qu'il conduisait à l'attaque ». La bataille continuait sur le front de la 6<sup>e</sup> armée.

Georges BLOND.

OPERA-PROVENCE  
PROCHAIN RENDEZ-VOUS

DIMANCHE 16 OCTOBRE  
à 12 heures.

NOTEZ BIEN !

## Souvenirs de guerre - II

Les anciens de 14-18 se font de plus en plus rares, leurs rangs s'éclaircissent dangereusement aussi, c'est un peu de bonheur qu'ils nous apportent lorsqu'on a le plaisir d'en rencontrer un. Le plaisir est double quand il est resté alerte et d'esprit vif, même si quelque surdité le gêne.

C'est le cas de M. Arsène SCHERER qui a bien voulu me recevoir avec beaucoup de gentillesse, quelques jours avant la fin de l'année. Après l'avoir instruit de mes intentions, il a accepté, pour nous, d'écrire ces quelques lignes en témoin d'un passé qu'il a vécu en 14-18, puis en 39-45.

Son récit, il l'a fait précéder d'un « petit chapeau » qu'il m'a bien recommandé de ne pas oublier. Souci d'un homme simple et prévenant que nous remercions.

« Officier de réserve inactif en captivité, regrette le sort réservé aux P.G. dans les stalags. Je plains les hommes souvent astreints à de durs travaux ».

« A. SCHERER, classe 1916.

« Août 1939, après plusieurs cours et brèves périodes volontaires, sous-lieutenant chef de section de mitrailleuses (13,2) contre avion, DAT, défense aérienne du territoire, Direction à Metz. Stationné en Lorraine à proximité du lieu où le 11 novembre 1918, à 2 ou 3 jours d'intervalle, je devais comme fantassin en première ligne foncer sur les forces allemandes, contourner Metz, à cette époque en Lorraine annexée.

A l'arrêt des hostilités, déplacement avec matériel vers les Vosges, puis deuxième déplacement vers les lieux de rassemblement sous les ordres des Allemands, les soldats s'étant indiqués comme Lorrains mis à part. Première étape Mayence (Allemagne) où j'étais déjà passé en vainqueur fin 1918. Ensuite en Autriche, camp oflag XVII A, juin 1940.

Ce qui est le plus remarquable c'est la grande camaraderie entre tous. Les boches nous donnaient des cartes de correspondance mais fouillaient très sérieusement nos colis, menaçant de les détruire s'ils trouvaient des lettres.

Pour tuer le temps, outre le football, il y avait différents cours : allemand, sténographie, etc.

Mon départ a eu lieu comme A.C. 14-18 et non comme Lorrain, j'étais paraît-il inscrit comme tel. Départ le 13-8-41, arrivée en France, visite médicale à Châlons-sur-Marne où je fus contraint de me faire soigner. Je n'avais plus que 7 de tension.

Longs mois d'incapacité physique, mon état s'est enfin amélioré sans l'appui de majoration des rations alimentaires.

On dit (non prouvé) qu'un jeune officier instituteur à Metz, libéré comme Lorrain, avait été arrêté et incorporé avec les Allemands ».

M. SCHERER, habitant de Pont-à-Mousson, est maintenant âgé de 92 ans. On retiendra cette coïncidence d'être rappelé en 1939 à quelques kilomètres du lieu où l'avait laissé la guerre en novembre 1918. Son comportement au front lui a valu l'attribution de la Légion d'Honneur, après la Médaille Militaire.

Le 11 novembre 1987 il figurait dans le carré des anciens venus honorer les combattants tombés en servant la France.

Merci encore et longue vie à M. SCHERER, détenu en captivité, en Allemagne, durant 15 mois, à l'âge de 45 ans.

P. DURAND.



# La Lorraine hors des combats

VIVRE A COTE DE LA GUERRE

## LES SOLDATS AU VILLAGE

L'arrière-front devient un univers de soldats. Dans la zone des Armées (1) l'autorité de fait appartient au commandement militaire qui règne sans partage sur les effectifs en transit et une vaste et complexe administration permanente qui va de l'intendance aux hôpitaux. Les hommes sont répartis dans les cantonnements militaires édifiés à la hâte. Les villages à proximité des lignes sont de véritables places d'armes. Bien souvent, touchés par la bataille lors de l'offensive de l'été 1914, ils ne présentent plus que des squelettes de maisons calcinées. Les caves et quelques pans de murs n'offrent qu'un abri illusoire contre les obus mais protègent surtout des intempéries ; ainsi du village des Eparges peu à peu réduit au cœur de son église ; de Marbotte au contact du saillant de Saint-Mihiel ; ainsi de ces villages vosgiens sous le feu des canons. Mais il est fréquent que, malgré le danger, ces ruines soient encore habitées par quelques vieillards qui s'accrochent à ce qui fut l'univers de toute une vie de labeur.

En Lorraine, pendant les mois de stabilité du front, cette vie prend une importance particulière. Aucune étude d'ensemble n'ayant été entreprise sur cette existence de l'arrière-front, limitons-nous à quelques exemples. Mais faut-il admettre avec Charles Aimond, Lorrain de vieille souche, que les Meusiens accueilleraient mal les soldats au cantonnement ? Faut-il suivre Jules Maurin quand, à partir de témoins interrogés parmi les anciens combattants des Corps du Midi, il constate que : « les soldats méridionaux ont été frappés par la froideur naturelle de l'accueil et soulignent plus souvent sa mauvaise qualité que sa cordialité » (2) ? Tout est question d'époque et de situation. Il est vrai qu'en août 1914 les troupes trouvèrent d'abord excellent accueil dans les villages de l'Est ; puis on devient réticent à mesure que les passages répétés amenuisent les médiocres réserves des villageois. D'où la tentation de vendre — et de vendre cher — les vivres et le vin que les « ordinaires » cherchent à se procurer.

Le caporal Lintier, qui devait être tué le 16 mars 1916, tout près de Juvécourt, décrit bien le dénuement et la tristesse qui se dégagent des villages de la Woëvre que son groupe d'artillerie traverse, en août 1914.

A Moirey, près de Damvillers, aux « maisons humbles couvertes de mauvaises tuiles » il se trouve aussi mal cantonné qu'à Azannes.

Dix-huit mois plus tard, en 1916, son groupe allant en renfort à Verdun, traverse Blercourt, en Meuse : « vide de ses habitants, avec nos fantômes glissant sous le jour triste, Blercourt nous était apparu comme un groupe de chaloupes en détresse noyées dans une mer de boue ». Mais le même Lintier ne manque pas d'estimer indispensable pour le soldat ce contact à l'arrière avec sa chaleur humaine et le bref retour à une vie quotidienne oubliée dans l'épreuve du séjour en lignes. Ainsi à La Bresse où, pendant un court cantonnement les cabarets offrent distractions et illusions à ses hommes. Mais les rebuffades ne sont pas rares. En août 1915, dans un village vosgien qu'il ne nomme pas, c'est moins l'ennui d'avoir à loger de la troupe qui retient l'habitant que la crainte — déjà éprouvée — d'héberger des chevaux contaminés. Se déroule alors la scène classique et pittoresque du malheureux fourrier se démenant pour trouver des granges libres : « Rousseau court de porte en porte, s'évertue, tantôt insinuant, tantôt impératif et militaire.

— Allons ma petite dame, vous avez une grange ?

La vieille, au corbin de rapace à laquelle s'adresse Rousseau, les poings aux hanches, semble défendre l'accès de sa demeure.

— Je n'ai point de grange !

— Et ce grand bâtiment !

— C'est plein (...) J'en veux point de vos chevaux (...) »

Les mêmes hommes, au repos, s'adaptent fort bien au cadre et au rythme de vie villageois où ils retrouvent les gestes abandonnés :

« Les soldats laboureurs, la fourche à l'épaule, les canonnières que grise l'odeur familière du foin coupé, s'en vont dans la campagne faner le regain », note Lintier à Jussarupt (400 habitants) où sa batterie repose après les combats de l'Hartmannwillerkopf de février 1916. En 1916 toujours, son unité, éprouvée, bénéficie de vingt jours de repos dans le Sud meusien. Avant d'être transférée à Haironville, elle connaît à Saurupt un séjour agréable et nostalgique : « Nous y pêchions la truite dès que venait la nuit. Le bataillon fut, je crois, regretté des filles du village. Nous tâchions de nous distraire par de fréquentes promenades à Bar-le-Duc et à Brillon où nous avions des amis ».

A Vignot, en mai 1915, Paul Cazin — « l'humaniste de la guerre » — est installé dans une grange : « J'ai dormi dans un grenier, sur du foin propre, plein d'herbes dures et de feuilles sèches. La bonne femme avait pris soin de mettre une serpillière sous la porte-fenêtre qui donne en dehors et de boucher les rainures en appuyant des gaules sur les torchons (...) »

A Mécrin, par contre, quelques jours plus tard, c'est dans une maison éventrée et abandonnée qu'il gîte : « dans les chambres dévastées on a dû brûler les bois de lit et les tiroirs des commodes (...) ». Quelques meubles anciens intéressants, une glace, des candélabres, une pendule, de grands dictionnaires Larousse indiquent la maison d'un notable évacuée précipitamment. A Sorcy, il trouve « grange propre, paille fraîche jusqu'au ventre ». Même satisfaction du sergent Berthaud — 20 ans en 1914 — qui connut les Eparges en 1915. La rotation de son régiment le conduit dans tous les types de cantonnement : les nuits d'alerte dans les villages des pieds des Côtes de Meuse ; le camp des Romains, installé par les Services des Etapes à proximité du fort du Rozelier, où dans des baraquements hâtifs, à l'hygiène relative (les poux y abondaient...) les hommes connaissent quelques jours de calme, loin de l'artillerie, dont l'écho leur parvient assourdi. Berthaud décrit son grand repos à Verdun en juin 1915 au Faubourg-Pavé où les fermes étaient encore fréquentes : un couple de vieillards l'accueillait avec sympathie : « les deux bons vieux nous servaient à boire des bouteilles de vin qui n'avaient rien à voir avec celui de l'ordinaire ».

Souvent, et c'était le cas, des familles de mobilisés sont davantage portées à la cordialité envers les hôtes de quelques jours que la guerre leur envoie ; espérant confusément que leur « fieu », là-bas, aura la même chaleur dans un foyer de rencontre. Mais à cet égard, l'analyse que nous donne Genevoix de l'accueil trouvé par sa compagnie à Rupt, Sommedieu, Bonzée, Trésauvaux, Belrupt, constitue un tableau de grande précision des contacts entre civils et militaires. Il relève certes, la méfiance, le sens de l'appât (excessif) du gain réalisé au détriment du soldat. En une semblable occasion, il n'apparaît pas que cela soit une action condamnable. L'habitant y est aussi d'une exceptionnelle chaleur et sa famille particulièrement attentive. L'exemple en est donné par le garde forestier Aubry et les siens à Rupt dont la sollicitude familiale redonne espoir à des soldats que la force de leur jeunesse porte à tout accepter avec le sourire. Et il en faut si peu pour que l'optimisme revienne sur ces corps épuisés : « Soupe au riz, grillades, riz au gras, jus bouillant : le seul dîner valait le voyage à Mouilly. Et nous avons un bon lit ! Avec le matelas et l'édredon ! »

A Mont-sous-les-Côtes toute l'antique méfiance d'une paysannerie surgit avec cette vieille Meusienne qui s'acharne à vivre sur place avec sa vache que les soldats entendent meugler :

« Vous avez une vache ?... »

« (...) ça se peut bien dame ! »

« Il y aura du lait pour nous n'est-ce pas ? (...) »

« Oh ! mais c'est qu'je l'vends (...) mais c'est qu'on me l'paie bien, cinq sous le litre... des fois six (...) huit sous ? Ah ! dame comme ça (...) j'm'arrangerai pour vous contenter. Faut s'obliger sur terre, pas vrai ? »

Pour le vin, autre comédie !

« Si vous aviez aussi... »

— Et de quoi donc Seigneur ?

— Du vin.

— Eh là ! Du vin ! Qu'est-ce que vous dites là ? (...)

— Mon pauvre monsieur ! C'est des menteries pour sûr. On a voulu m'faire tort : y a du mauvais monde ici. »

Le drame a une fin ; le vin soigneusement caché est déniché par de robustes amateurs et volé. Les gémissements de la vieille sont tels que les témoins croient d'abord à un décès : « Oh ! c'malheur ! Oh ! mon pauvre enfant... Qu'est-ce qui va dire quand l'reviendra ? mon véin, les brigands ! Tout mon véin (...) (3) ». Tous ces villages — et c'est le cas de Mont et de nombreux autres — sont vidés de leur population en âge de porter les armes. Les vieux qui restent doivent garder le bien, le défendre, et, vendant au prix fort quand cela se peut, le faire fructifier. C'est la guerre, mais la vie continue. Au reste, les récits écrits de ces contacts avec le monde rural ne laissent apparaître quelque amertume que dans les unités originaires du midi de la France où l'on a l'abord plus direct et plus souriant. Il fallait, en Lorraine, davantage de patience. Et la sympathie de l'accueil l'emportait le plus souvent, avec le geste qui scelle l'amitié complice. A Mouilly, le médecin du bataillon de Genevoix soigne un enfant malade. Et la mère, personnage sans âge, exhume une bouteille poussiéreuse : « Faut tout d'même ben que j'vous récompinse (...) » C'est un vin de Toul, sec et piquant, aussitôt apprécié avec un fromage de tête de cochon « moulé en dôme dans un bol ». Gastronomie lorraine rare à deux pas de la ligne de feu...

## LA LORRAINE RETROUVEE

« GUERRE FINIE ! CAMARADES ! »

Dans les tranchées, les rumeurs d'armistice courent. A partir du 8 novembre, on n'est pas sans s'apercevoir que la formidable concentration de troupes en Lorraine ne paraît pas être en proie à une activité fiévreuse. Déjà le 5 novembre, Foch avait retiré des divisions américaines de l'opération en préparation. Le 9 novembre, aux environs du « Vieil Armand », des postes français aperçoivent des soldats allemands qui agitent des chiffons rouges au bout de leurs fusils. Crient « armistice et paix », chantant la *Marseillaise*, ils essaient — en vain — de fraterniser. Sur l'ensemble du front lorrain on continue de s'observer ou de se battre. Depuis le début du mois, l'Armée a « débouché » en direction de la Meuse et a entamé la poursuite tandis que l'ennemi se replie en ordre et en combattant.

Mais les approches sont lentes ; les fantassins plus lourdement équipés qu'en 1914, ont perdu l'habitude des longues étapes à pied ; les derniers combats livrés sont après ; le 10 novembre au soir une vive résistance contraint les Américains à s'arrêter devant Jametz et à s'établir le long du Loison. Dans la nuit du 10 au 11, c'est au prix de durs combats qu'ils passent la Meuse entre Stenay et Sedan.

C'est la même nuit que devant le Grand-Couronné, à Champenoux, on apprend officiellement que le cessez-le-feu sera sonné à 11 heures. Les instructions précisent de ne pas bouger, de ne pas fraterniser. Dans le Nord meusien, le 5<sup>e</sup> régiment d'infanterie, lui, n'est au courant de rien. Le 11 novembre à l'aube, son premier bataillon — dans la meilleure tradition des attaques des longs mois de guerre — quitte ses positions du bois d'Ecurey et se lance à l'assaut de la voie de chemin de fer Verdun-Montmédy. Dès le début de l'engagement un sévère barrage d'artillerie tue un officier, un caporal, fait des blessés tandis qu'un agent de liaison survient enfin, porteur de l'ordre de regagner les bases de départ. Et à onze heures, en face d'eux, c'est la sonnerie allemande qui prévient le clairon français tandis que les adversaires d'il y a quelques heures encore surgissent du remblai et essaient de fraterniser : « Guerre finie ! Camarades ! » lancent-ils. Ils sont priés de déguerpir par les fantassins furieux de l'action inutile et sanglante du matin. Ce n'est que le soir qu'une franche allégresse éclate à Ecurey où une musique américaine entraîne civils et militaires.

Les essais de fraternisation sont nombreux cependant et partout repoussés sauf en quelques endroits, généralement des secteurs calmes — comme à Saint-

Amarin dans les Vosges où Poilus et Feldgraus échan- gent victuailles et cigares. Ailleurs on se contente de vider les bidons de vin — quand il y en a — et de trinquer avec la « gnôle » réservée pour l'attaque du 14. Tentatives de fraternisation à Jeandelaincourt où les Allemands passent la Seille avec un drapeau blanc : menacés d'être capturés, ils se retirent. Même essai, avec drapeau rouge cette fois devant des postes du 127<sup>e</sup> régiment sous les sapins des Vosges, où les Allemands sont purement et simplement faits prisonniers. Plus heureuses les troupes au repos dans la vallée de Thann connaissent la grande nouvelle dès 7 heures du matin. Alors que le 11 dans la matinée, les Sammies encore ignorants de ce qui se prépare occupent Stenay et Pouilly-sur-Meuse, progressent encore au nord-est de Verdun vers la côte de Romagne, et rentrent à Grimoncourt où les atteint l'ordre de ne plus bouger. Mais fureur de combattre ou ardeur guerrière, les « Middle-West » de la 89<sup>e</sup> division U.S. et les « marines » de la 2<sup>e</sup> division attaquent toujours. Le haut commandement allemand doit demander par radio que l'on fasse cesser les hostilités sur le front Stenay-Beaumont. L'ordre est donné et exécuté à 17 h 15. C'est donc en Lorraine que les derniers combats eurent lieu et ils furent menés par des éléments du Corps expéditionnaire U.S. Mais peut-être aussi y tombèrent les derniers morts... Depuis huit jours, fasciné par Sedan qu'il sent à sa portée le 150<sup>e</sup> R.I., le régiment de la 40<sup>e</sup> division de Saint-Mihiel, marche et combat sans repos, à peine nourri. Epuisés, hâves, ni rasés ni lavés, les soldats des compagnies de tête du 150<sup>e</sup> débouchent le 11 au matin devant Sedan où les derniers obus allemands leur tuent encore des hommes à 10 h 45. Parmi ces morts des dernières minutes un soldat qui avait fait toute la campagne depuis 1914... Et le 150<sup>e</sup> régiment n'a même pas la consolation d'entrer dans la ville natale de Turenne. Le 12 novembre, sa division est retirée du front de la Meuse.

Joie éclatante ou écrasante stupeur, la fin des hostilités ne fait pas oublier les morts dont certains jonchent encore le champ de bataille. Sur les Hauts de Meuse les Allemands brûlent leurs fusées et un étonnant feu d'artifice illumine la ligne des combats tandis qu'en de nombreux secteurs les Français peuvent les entendre chanter des chœurs religieux d'une poignante gravité. Ailleurs encore, surgis face à face, Poilus et Feldgraus se regardent interdits tandis que quelque part tonne encore un canon attardé et que les clairons français, qui bien souvent ont oublié l'air réglementaire du cessez-le-feu, sonnent le « garde-à-vous » et « au drapeau » relayés par de vibrantes *Marseillaises*.

## LE SOUVENIR DE VERDUN

Le bilan de Verdun — par la dimension nationale du sacrifice qui y fut consenti — eut un retentissement dont l'écho est toujours perceptible. Il y eut, lors des offensives de la Somme, autant de morts qu'à Verdun ; en 1915, les hécatombes de la guerre d'usure, les drames de 1917 en Champagne et les mutineries qui en furent la rançon laissèrent aux survivants un souvenir accablé et effroyable. Mais Verdun garde une « aura » particulière. Le souvenir de Verdun, la mémoire collective qui le transmet de génération en génération — et maintenant à la 4<sup>e</sup> — en fait un symbole : celui de la souffrance du soldat, dans le sacrifice absolu de sa vie qui lui a été demandé, et qui fut consenti. Les hommes se sont souvent affrontés ; ils ont conservé le récit de leurs combats, l'explication de leurs victoires ou la justification de leurs défaites. Verdun est la seule bataille qui, par l'excès de souffrances supportées, ait conduit les rescapés à vouloir se réconcilier sur le lieu même du drame. A Verdun viennent se recueillir les vétérans soucieux de sauver la paix menacée. Les 12 et 13 juillet 1936, un rassemblement considérable d'anciens combattants français et allemands — tellement dense qu'il débordait même les organisateurs — monte à pied, de nuit, en silence, au cimetière de Douaumont alors que des haut-parleurs diffusent une musique funèbre. Debout derrière les tombes, à la lumière des torches et des projecteurs, chaque survivant paraissant témoigner pour un camarade qui repose à ses pieds, dans la grande nuit funèbre de l'Histoire, les survivants ensemble, prêtent le serment solennel de vouloir et de sauvegarder la paix : « Parce que ceux qui reposent ici et ailleurs ne sont entrés dans la paix des morts que pour fonder la paix des vivants ; et parce qu'il serait sacrilège d'admettre désormais ce que les morts ont détesté. La paix que nous devons à leur sacrifice, nous jurons de la sauvegarder et de la vouloir ». La fascination de cet astre sombre qu'est Verdun est telle que, dans ce même rassemblement (auquel participe le colonel Raynal, défenseur du fort de Vaux), la mémoire collective fait état de chiffres de pertes excessifs : « un million de combattants ont laissé à Verdun leurs vies et leurs cadavres ».

Pourquoi ce souvenir immense ? Pourquoi cette célébration que ne connaît aucune des batailles de la grande guerre ? Pourquoi des drapeaux français et allemands côte à côte aux cérémonies commémoratives de Fleury où son Mémorial reçoit 300.000 visiteurs par an dont de nombreux adolescents ? Parce que — a appelé avec raison Marc Ferro — Verdun est la dernière victoire entièrement française payée du sang des « enfants perdus de 1916 ».

...

Extrait de « LA LORRAINE DANS LA GUERRE DE 14-18 », ouvrage de Gérard Canini, professeur d'histoire au lycée de Verdun, publié par les Presses Universitaires de Nancy (1984) qui ont autorisé cette reproduction — ce dont nous les remercions vivement.

P. D.

(1) Cette zone est située à l'est d'une ligne de démarcation délimitée par Montbéliard - Epinal - Nancy - Vaucouleurs - Bar-le-Duc - Vitry-le-François - Châlons-sur-Marne - Epernay - Château-Thierry - Crépy-en-Valois - Montdidier - Amiens - Calais.

(2) MAURIN Jules, « Armée - Guerre - Société - Soldats languedociens 1898-1918 », thèse, Paris, 1982.

(3) Maurice GENEVOIX, « Ceux de 14 ». Flammarion, 1953, édition définitive. Certains dialogues notés par l'auteur et rapportés dans son livre ont la vérité profonde de cet humour particulier que tout Lorrain reconnaîtra d'emblée et que Chepfer a popularisé. Cf. Jean LANHER, « L'Humeur en Lorraine », C. Bonneton, Paris, 1982.







## UN FRANC-PARLER

« Avant 1914, Emile Bernard était marchand de vins à Blamont (Meurthe-et-Moselle). A l'occasion, il livrait ses clients à domicile. Pour ce faire, il avait une voiture spéciale tirée par un cheval.

Il rayonnait dans tout le canton, poussant jusqu'à Avricourt. Ce bourg était alors en partie annexé à l'Allemagne. Nouvel-Avricourt était le côté français et Avricourt-Deutsch le côté allemand.

Pour avoir les bonnes grâces des douaniers allemands, il les « arrosait » parfois de vin de France... Aussi, à chaque passage, les fonctionnaires teutons saluaient le marchand de vin de façon très militaire. Mon oncle, lui, se levait de son siège et leur rendait leur salut avec courbette en disant bien haut et en patois du coin : « Bar no qui, sacri porc-mâle ! (Baise mon cul, sacré gros cochon (ou verrat)) ».

C'est une histoire que ce bon vivant aimait redire dans les réunions de famille, toujours joyeuses, et que son neveu Gilbert Frézet, de Jarville, en Meurthe-et-Moselle, a racontée pour les lecteurs de la Revue Populaire Lorraine (n° 67, décembre 1985). Merci à son gérant, M. Jean-Marie Cuny, d'en avoir autorisé la reproduction. En donnant aussi son approbation, M. Frézet nous indique : « En ce temps 1924-1928, les réunions de famille commençaient par un pâté lorrain, se terminaient par la tarte à la mirabelle arrosée de quetsch et par... cette éternelle histoire ».

Transmis par P. DURAND, Pont-à-Mousson.

## DECES

### LE GENERAL BRUNET N'EST PLUS

Chacun se souvient des événements tragiques qui marquèrent la fin de la guerre au camp de Sandbostel, aux premiers mois de l'année 1945.

Fuyant l'avance rapide des soldats russes, les responsables S.S. du camp de concentration de Neuengamme jetèrent sur les routes de l'ouest, dans la hâte et les coups, le froid et la faim, leurs malheureux et pitoyables otages. Nombre d'entre eux échouèrent au stalag de Sandbostel.

Courageusement et fraternellement les prisonniers de guerre les protégèrent, les nourrirent et les soignèrent en dépit des risques multiples encourus, la fureur des S.S. et la contagion — le typhus sévissait... Quelques-uns en moururent alors que leur captivité de cinq ans s'achevait.

Ceux des déportés qui survécurent n'oublièrent pas. Le général Pierre Brunet fut l'un d'eux. A plusieurs reprises, lors de notre Assemblée générale annuelle ou dans les pages du Lien, l'occasion lui fut donnée d'exprimer sa reconnaissance aux prisonniers de guerre qui les sauvèrent d'une mort quasi-certaine, lui et ses camarades. Il le faisait toujours avec émotion et simplicité, dans la fidélité à une certaine communion de destin inoubliée.

Au nom de tous nos adhérents amicalistes, le Bureau et la Rédaction expriment leurs condoléances les plus sincères à la famille du Général Pierre Brunet et aux anciens de Neuengamme.

J. T.

Je suis au regret de vous informer de la mort de notre camarade et ami Jean CHAPLAIN, de Saint-Aubin-sur-Mer, survenu le 15 juin dernier.

L'inhumation a eu lieu au cimetière de la ville en présence de la famille et de nombreux amis venus lui rendre un dernier hommage. Le drapeau de l'Amicale était présent à cette cérémonie à laquelle j'assistais avec mon épouse.

J'avais connu Jean un kommando d'Ummendorf. Nous apprécions tous son caractère chaleureux, toujours prêt à rendre service et à faire ce qu'il fallait, comme il le fallait.

Je me souviens d'un certain Noël. Nous avions déniché tous les ingrédients pour faire du boudin blanc que nous avons confectionné ensemble pour le Réveillon. Je crois me souvenir qu'il était parfait. Lors de son retour, quelle désillusion, la charcuterie qu'il avait réussi à monter à Chambois avait été rasée lors du débarquement allié et sa femme, avec beaucoup de courage, arrivait tant bien que mal à en assurer le ravitaillement.

Avec la retraite, nous nous sommes retrouvés. Nous étions certains de recevoir chez eux un cordial accueil. La dernière fois que nous nous sommes vus c'était en 87, en compagnie de Ludovic HOCHIN.

Sa disparition nous prive d'un grand ami, mais son souvenir restera présent dans nos cœurs.

Il avait fait partie des kommandos : Ulm, Biberach et Ummendorf.

Marcel MOURIER.

FLOURENT Roger-Jules, 2, Square Damien, 75020 Paris est décédé le 13 décembre 1987.

### DECES DE PAUL ROLAND

Notre ami Armand ISTA nous informe de la mort de Paul ROLAND, Président-Fondateur de l'Amicale belge des stalags V A, B, C dont les obsèques ont eu lieu le 18 août 1988.

Ancien homme de confiance du stalag V C, Paul ROLAND présida avec compétence et cordialité au transfert de son stalag vers Villingen (VB) lors de l'avance allié au tout début de l'année 1945.

A la Libération, il fonda l'amicale belge des V et depuis ce temps il entretint avec notre amicale les meilleures relations.

Le Bureau et la Rédaction du Lien adressent à leurs amis de Belgique éprouvés leurs sincères condoléances et leur sympathie attristée.

## La chronique de Paul DUCLOUX

### RETROUVAILLES

Je refais « surface » après plusieurs mois de souffrances.

Le courrier du samedi 20 août m'a apporté aide et réconfort. Le Lien — une fois de plus — a permis une reprise de contact qui nous reporte 45 ans en arrière !

J'ai en effet retrouvé l'auteur du poème intitulé le « Gefang » écrit le 2 décembre 1942 à l'infirmerie de l'oflag XB à Nienburg-sur-Weser. Il s'agit du P.G. Roger BOTHEREL, 21, Allée des Peupliers, 33000 Bordeaux. Il est né en 1904 ! Sa lettre est très correctement libellée. A son âge il faut le faire !

Ce cher ami débute ainsi sa missive : « Tu as fait mouche, et mis en plein dans la cible, je suis bien l'ancien gefang en « question ». Je serais très heureux, après si longtemps, si tu retrouvais trace de ce petit poème et de pouvoir le relire ».

Je nous revois encore auprès de la grande table centrale. En m'offrant ce poème, Roger voulait que je l'écrive, mais avec ma vilaine écriture je lui ai demandé de l'écrire lui-même. Il a naturellement accepté. Je me suis chargé de l'illustration ; une partie a été faite sur place et le reste, ici, quand je retrouvai ce poème oublié dans ma « valise en carton ».

Naturellement satisfaction sera donnée à ce cher BOTHEREL. Je vais lui en adresser très bientôt une photocopie.

Chose surprenante, en terminant sa lettre il ajoute : « J'ai conservé un dessin à la plume (encre de Chine) de l'entrée de l'avant-camps de l'oflag XB, y compris vue

de l'infirmerie. Nous avons sans doute fait un troc entre le poète et l'artiste. Je n'avais pas souvenance de cela. Roger sera content et moi également.

La seconde missive émane de notre talentueux camarade Pierre DURAND, de Pont-à-Mousson. Je n'insiste pas, nos lecteurs connaissent la grande activité qu'il dépense en faveur de nos aînés de 14-18. Il est bien vrai que sa région a terriblement souffert pendant cette longue guerre. Que de savoir, que de connaissances, mais quel travail ! Félicitations.

Peu avant ma 8 ou 9<sup>e</sup> opération à l'œil droit, le grand spécialiste qui me suit depuis le début de l'année, après l'explication détaillée de ce qui allait être tenté, a fait référence à ma qualité d'ancien prisonnier, rappelé mon livre « Sombres années » et mes travaux de peinture (Salon d'Automne de Lyon de 1951 à 1958). J'ai été heureusement surpris de ces références énoncées en de telles circonstances... Je devenais un malade « pas comme les autres ». Tant et si bien que l'infirmière de nuit me demanda un exemplaire de mon livre, son père avait fait toute sa captivité en Pologne.

Après mon retour, elle m'adressa une remarquable lettre de remerciements et me souhaitait de vivre de nombreuses années encore.

Nul doute que toutes ces attentions auront fortifié mon moral et qu'elles aideront à ma guérison...

Paul DUCLOUX - X B.

Nota. - Mon cher DUCLOUX, tous tes amis de l'Amicale et la Rédaction du Lien t'assurent de leur soutien et de leur fraternité P.G. dans l'épreuve — dont ils ne doutent pas que tu triompheras.



### Quelques brèves nouvelles.

— En ce jour de la « fête des pères » un coup de fil de notre ami FRUGIER me souhaitant une bonne fête que je me suis empressé de lui répercuter, car, lui aussi, est papa qui a trouvé le temps de les fabriquer entre deux fournées de pains puisque boulanger, vous le savez tous. Merci ami.

— Vous vous souvenez des terribles inondations survenues dans le Sud-Ouest le 15 juin dernier en Gironde, et en particulier à Blaye où habitent nos amis REBILLOU et FEYRIT dits « Bordeaux », nos compagnons de chaîne, dont je suis sans nouvelle depuis fort longtemps. J'aimerais savoir s'ils n'ont pas eu trop de dégâts... alors les amis, un petit mot me ferait le plus grand plaisir, en souhaitant que cette catastrophe vous ait épargnés tous les deux.

Et, surprise agréable, le 20 juin, un coup de fil de Mme FEYRIT qui me remercie de ma carte — car entre temps j'avais adressé un petit mot à nos deux amis — elle me fait savoir que l'un et l'autre n'ont pas été touchés par les inondations. Nous nous en réjouissons pour eux. Je vous tiendrai au courant de la suite car, m'a-t-elle dit, ils vont, l'un et l'autre répondre à ma carte. J'y compte bien, les amis !

— Une carte humoristique de nos amis FRUGIER et ENCELOT, réunis tous les quatre pour un gueleton en commun avec leurs épouses. Merci à vous les amis

et gardez la forme.

— Enfin un petit mot de notre ami Jean REBILLOU qui n'a pas subi de dégâts dus aux inondations. Il me fait le reproche de ne pas être allé lui rendre visite, (je pourrais lui retourner le compliment) mais je n'ai toujours pas de voiture, et comme je n'aime pas demander, alors mon cher vieux, et je le regrette beaucoup, aujourd'hui je ne peux plus me déplacer... même en voiture et encore moins par le train. Pourtant j'aurais été heureux de te revoir, mon cher Jean, de même que notre copain Robert FEYRIT... mais de temps en temps, un petit mot me fera toujours plaisir. Alors à tous deux et à vos épouses : bonne santé et toute mon amitié.

— Je me dois de vous transmettre à tous un grand bonjour émanant de nos amis Lucette et Gaston JOUILLEROT en ballade, en ce début de juillet dans les Hautes-Alpes, près de Gap. Merci à vous, mes amis, de vos affectueuses pensées et de votre souvenir. Je vous embrasse.

— Dans un précédent numéro du Lien je vous faisais part de mes regrets de n'avoir pas de nouvelles de certains d'entre vous et entre autres de notre « Dédé » KAUFFMAN ; or le 8 juillet coup de fil de notre ami, rompant ainsi un long silence inhabituel de sa part : il venait juste de sortir de l'hôpital où il a dû passer cinq mois et subir deux opérations, rotules brisées à la suite d'accident. Il remarque un peu, mais avec l'aide de deux cannes. Mon cher André nous te souhaitons une meilleure santé, et de temps en temps un petit coup de fil me fera toujours le plus grand plaisir. Mes amitiés à ta femme.

— Reçu une très gentille carte postale de nos amis ENCELOT, lesquels en bonne forme se proposent, en septembre, d'aller faire un tour en Normandie ou dans l'Est. Hélas ! pour moi, mon cher Gilbert, je ne peux plus me déplacer... Il me reste mes souvenirs !

— Des nouvelles de notre amie Yolande DROUOT, de passage dans la capitale et qui se promet prochainement de venir nous rendre visite à Poitiers. Elle sera la bienvenue, car « qui vient en ami arrive trop tard et part tôt... » Toutes nos amitiés.

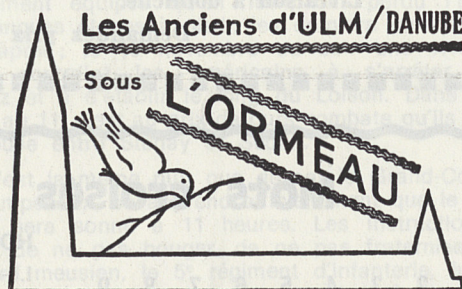
— Et sur Le Lien de juillet-août, relevé dans « Le Courrier » les noms des amis GUERARD, Mme MARSCHAL, COULON et ESMARD, ainsi que PETERSEN ex-trésorier de l'Amicale et grand ami.

— Une très jolie carte de nos amis FRUGIER en ballade à Tharon-Plage, situé en Loire-Atlantique. Un grand merci pour votre pensée les amis.

Bonne rentrée à tous et au mois prochain les amis.

Maurice MARTIN.

Mle 369 - Stalag 1 B, puis X B.



### NOS PEINES

C'est avec tristesse et consternation que nous avons appris le décès de Mme Maurice BRUN, survenu le 29 juin, à Vence (06), des suites d'une longue et cruelle maladie.

Mme BRUN, fidèle amicaliste était très attachée aux kommandos d'Ulm.

Selon ses possibilités de passage à Paris, elle savait garder contact avec nous, participant à nos assemblées générales à Vincennes, ou se rendant à Ulm avec son époux.

A son époux, M<sup>e</sup> Maurice BRUN, nous renouvelons notre sympathie attristée et nos très sincères condoléances à sa famille

Le Docteur et Mme Pierre Girod ;  
Le Professeur et Mme Michel Girod ;

Maître et Mme Bernard Girod ;  
M. et Mme Daniel Girod ;  
aux enfants et petits-enfants.

Les obsèques ont été célébrées le 2 juillet, en l'église Saint-Antoine de Compiègne (Oise).

Nous conservons de cette courageuse et fervente amie, le souvenir d'une personne de grand cœur, effacée dans sa modestie. Toujours de bon conseil, elle a su partager nos joies et nos peines.

Sa gentillesse se résumait par un sourire plein de douceur qu'elle réservait à chacun de nous.

Nous la pleurons.

L'inhumation a eu lieu le même jour dans le caveau de famille au cimetière Sud de Compiègne.

Nous aurons une pieuse pensée pour Elle.

Lucien VIALARD.  
Ancien d'Ulm - V B.

### SOLUTION DES MOTS CROISES N° 444

HORIZONTALEMENT :

I. - Baratiner. — II. - Originale. — III. - Noter. - Sud. — IV. - Iman. - Lido. — V. - Ma. - Bleu. — VI. - Etez. - Let. — VII. - Néréide. — VIII. - Tsé. - Tante. — IX. - Suantes.

VERTICALEMENT :

1. - Boniments. — 2. - Aromates. — 3. - Rita. - Ires. — 4. - Agencée. — 5. - Tir. - Zita. — 6. - In. - Lb. - Dan. — 7. - Nasillent. — 8. - Eludée. - Te. — 9. - Redoutées.



# COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Nous continuons ici la liste des cotisations reçues qui témoignent de la fidélité et de la générosité de nos amis, que nous remercions :

- MAQUIN Marcel**, Brancourt, 02320 Anizy-le-Château.  
Mme Veuve **PIERRE Plier**, 46, Bd de Verdun, 92400 Courbevoie.  
**DROUET Albert**, 19, rue de la Pépinière, 72000 Le Mans.  
**HALLEY Georges**, 2 bis, rue des Lairières, 52000 Chaumont, pour qui nous avons transmis ses meilleurs vœux à tous ses amis, et à qui nous souhaitons un bon rétablissement.  
**DARPARENS Eloi**, Guilhemouton, 82120 Lavit de Lomagne.  
**PERRIN François**, La Perrière, 42840 Montagny.  
**MARTEL René**, Saint-Barthélémy-d'Anjou, 49800 Trélazé.  
**POUSSERET Pierre**, 8, rue de la Butte, 25000 Besançon.  
**FORNET Pierre**, 27, rue du Village, 45370 Cléry-Saint-André, dont la cotisation nous est adressée par son épouse. Il est atteint d'une hémiplegie depuis août 1987 et se trouve dans un état pitoyable.  
Nous comprenons, chère amie, votre chagrin et la fatigue que cela vous occasionne. Nous sommes de tout cœur avec vous, si nous pouvons faire quelque chose pour vous aider, faites le nous savoir. En attendant nous ne pouvons que vous souhaiter une amélioration de la situation.  
**FROSSARD André**, Route de la Combe, Bouliou-Les-Annonay, 07100 Annonay.  
**BERCAIRE Lucien**, Quartier Rousse, 64110 Jurançon.  
**MARION Louis**, Laives, 71240 Sennecy-le-Grand.  
**MARCHANT Gaëtan**, Fondoume, 16240 Villefagnan.  
**CUVIER Fernand**, 35, rue Alexandre III, 54170 Colombey-les-Belles, avec l'espoir qu'il lira Le Lien chez lui, bien rétabli de son opération.  
**HAHAN Marcel**, 18, rue des Groix-Pironnes, 85400 Luçon, qui nous donne l'adresse d'un camarade connu au kommando disciplinaire 22008, pour lui envoyer notre journal — ce qui a été fait —. Il ajoute : « Le Lien est lu d'un bout à l'autre; c'est vous dire qu'il intéresse tous les anciens P.G. et que malgré les 43 années passées, la camaraderie existe toujours ».  
**MEJEAN Auguste**, Malbosc, 48400 Florac.  
**TISSIER B.**, Av. Joubert, 69560 Sainte-Colombe.  
Nous souhaitons la **bienvenue** à notre ami **GRANDIDIER**, 8, rue du 3<sup>e</sup> B.C.P., 88100 Saint-Dié, qui a réussi à joindre un camarade grâce à notre journal.  
Merci à notre ami **PALISSE André**, 9, rue de Marnes, 92410 Ville-d'Avray, qui nous a envoyé une jolie carte du Pérou.  
Notre ami **BIARD Henri**, 28, Cours Emile-Zola, 69100 Villeurbanne, aimerait bien avoir des nouvelles des camarades qui se souviennent de lui. En dernier lieu il était employé à la boulangerie de Waddens près de Blesen dans le Oldenburg.  
● **Merci pour notre Caisse de Secours, ainsi qu'à :**  
**SAGUET Hubert**, 51240 La Chaussée-sur-Marne.  
**CORTOT Lucien**, Nançray, 25360 Bouclans.  
**CONSTANT Marius**, « Le Vicila de St-Denis », 48700 Saint-Amans.  
**HUOT Pierre**, 13, rue du 31<sup>e</sup> B.C.P., 88430 Corcieux.  
**CHENEAU Albert**, 1, Bd Vendée, Mouzillon, 44330 Vallet.  
**DEHOSSAY D.-J.-M.**, 26, rue de Liège, 4050 Esneux, Belgique.  
**ADAN A.**, Pl. H. Cornille 16, 6140 Fontaine-Evêque, Belgique.  
**SEJALON Maurice**, Les Dolomites Le Plat Haut, 42390 Villars.  
Mme **GUENIER Etienne**, 1, rue G. Bart, La Tabellionne, 28500 Vernouillet.  
**LIMALORA Antoine**, 51, Sentier Frettes, Plaine, 94230 Cachan.  
**VIDON Lucien**, 5, rue de Beauvais, 28000 Chartres.  
**LEHERPEUR Paul**, rue du Marché Banville, 14480 Creully.  
Mme **PLIER Lucie**, 46, Bd de Verdun, 92400 Courbevoie.  
**TETITJEAN René**, 5, Impasse Mulhouse, 88150 Thaon-les-Vosges.  
**MARTIAL Pierre**, 47, Av. des Monts, St-Mesmin, 85700 Pouzauges.  
**Abbé TOUZANNE Jean**, 9, Av. d'Espagne, Saint-Mamet, 31100 Bagnères de Luchon.  
**GRILLET Paul**, « Les Mouillettes », Bogève, 74250 Viuz-en-Sallaz.  
Mme **PLANANCHER Suzanne**, Les Maisons d'Eze n° 19, 84120 Pertuis.  
**DEMARTIN Georges**, 8, rue St-Pierre es Liens, 24000 Périgueux.  
Notre amie Mme **BONNAVES Agnès**, 1, Allée des Domes, 63000 Clermont-Ferrand, nous envoie une jolie carte de Riom sur laquelle elle exprime tous ses regrets de ne pouvoir assister à notre Assemblée générale, étant en convalescence à la suite d'une petite intervention chirurgicale. Merci, chère amie, et surtout bon rétablissement.  
**DERISOUD Félix**, « Le Marteret », Vauzy, 74270 Francy.  
Mme **Odette RIGOT**, Usinens, 74910 Seyssel.  
— **Adhésion** : l'Amicale souhaite la bienvenue à notre camarade **BILLARD André**, 10-12, rue St-Jacques, 28000 Chartres et lui souhaite une bonne santé et beaucoup de courage dans sa solitude.  
**VIODY André**, 41, rue Lachmann, 38000 Grenoble.  
**LOUIS Pierre**, 9, rue Carnot, 59000 Auxerre.  
**GRIMAUD Georges**, Le Pas, 44330 Vallet.  
**DIUARET Paul**, Rés. Ruaudin, 72100 Le Mans.  
**SAMSON Maurice**, 30, Av. Jean-Jaurès, 94230 Cachan.  
**POTTIEZ C.**, rue J. Wauters 17 A, 7670 Belœil, Belgique.  
**RAULIN Lucien**, 120, rue H. Petit, St-Pardoux, 47800 Miramont-de-Guyenne.  
**GONDRY Maurice**, 22, Av. Caderas, 93140 Bondy.  
**GUERBERT Jules**, 16, rue du Rhône, 57380 Faulquemont.  
**JAROUSSAT Lucien**, Abloux-Saint-Gilles, 36170 Saint-Benoît-de-Sault.  
**LECACHEUX Paul**, Hameau La Tuilerie, Foulbec, 27210 Beuzeville.  
**MAIRE Lucien**, 36, rue du Boisdet, 85520 Jard-sur-Mer.

- MARGOT Henri**, Percey-le-Pautel, 52250 Longeau-Percey.  
**LEMAITRE Léon**, 9, rue du Château, 59140 Dunkerque.  
**LECLERC Achille**, 16, rue Louis Loucheur, 59100 Roubaix.  
**JACQUES François**, 13, rue Pinton, Sivry-sur-Meuse, 55110 Dun-sur-Meuse.  
**MAJAC Michel**, 146, rue de la Pompe, 75116 Paris.  
**DESPAUX René**, Hôpital local, 32200 Mirande.  
**DELMEJA François**, Fontette, 10360 Essoyes.  
**DUEZ Julien**, 34, rue des Fleurs, 78220 Viroflay.  
**BAHIN Eugène**, 68, Av. du Chemin de Fer, 78480 Verneuil-sur-Seine.  
**MANSIAUX Pol**, Les Eguilles Nantoin, 38260 La Côte Saint-André.  
**JARRY Henri**, La Couture Saint-Plantaire, 36190 Orsennes.  
**VIOTTI Albert**, 5, rue Massenet, 25300 Pontarlier.  
**PONTANA Antoine**, Val-des-Pins, 135, Chemin Château Gombert, 13013 Marseille.  
**BRUANT Guy**, 19, Av. Dauphine, 45100 Orléans.  
**BEGUIOT Maurice**, 71310 Mervans.  
**CHARPENEL Julien**, Les Auzières, 26770 Taulignan.  
**FRANCHETEAU Marcel**, 7, Place G. Langevin, 72000 Le Mans.  
**BROSSIER Marcel**, 57, Av. de Genève, 74700 Salanches.  
**BRIN Lucien**, 29, rue des Grands Prés, 86170 Neuville du Poitou, en lui souhaitant un bon rétablissement.  
**VIRET Henri**, « Traverse de Viale », St-Maurice-sur-Eygues, 26110 Nyons.  
**MONNIER Robert**, 9, rue des Vosges, 68460 Luttenbach.

## OPERA-PROVENCE PROCHAIN RENDEZ-VOUS

**DIMANCHE 16 OCTOBRE  
à 12 heures.**

**NOTEZ BIEN !**

- **POIRIER Noël**, Chemin Alisiers, Haut Xettes, 88400 Gérardmer.  
**BARRE Albert**, 18, rue Beccaria, 75012 Paris.  
Mme **BEGHUIH TORLET**, Pl. Jeu de Paume, Aubenton, 02500 Hirson.  
Mme **WOLFF Carmen**, 15, rue Richard Wagner, 67000 Strasbourg.  
**BLIN Jean-Louis**, 9, Bd de Scarpone, 54000 Nancy.  
**MATHIEU André**, 1, rue des Capucines, 88240 Bains-les-Bains.  
**BLANCHON Pierre**, La Croizette Uzer, 07110 Largentière.  
**DUBOIS Léon**, St-Symphorien-de-Marmagne, 71710 Moncenis.  
**MARGUERIE Auguste**, Ec. St. Gildouin, Square E. Bohuon, 35270 Combourg.  
**BORGEL Fernand**, 5, Passage du Rampon, 74000 Anney.  
**GAVOILLE Louis**, rue V.-Hugo, Cidex N 28, Lux, 71100 Chalons-sur-Saône.  
**CHAUD Etienne**, 245, Le Plateau La Duchère, 69009 Lyon.  
**PION V.**, 185, Impasse Calme, Boulouris, 83700 Saint-Raphaël.  
Mme **LEROY Georges**, 59, rue du Vieil Atelier, 7360 Boussu, Belgique.  
**GLEIZES Albert**, 12, Av. de Castres, 34220 Saint-Pons-de-Thomières.  
**MARCHAL François**, 18, rue Jarménie, 88510 Eloyes.  
**PERRET Joannes**, « Les Hauts de Commelle », 42120 Vernay.  
**MIGIOULE Georges**, 14, rue Furtado Heine, 75014 Paris.  
**PROST Gaston**, Gisancourt, 27720 Dangu.  
**WARNESSON Pierre**, Ballay, 84000 Vouziers.  
Mme **MENTRE**, 46, rue de l'Onde, 27460 Alizay.  
**BOUCHOT Paul**, Loubrey, 21140 Lemur-en-Auxois.  
**DUFRIEN Alfred**, 3, rue des Castors, 91120 Palaiseau.  
**SIEBERT René**, 15, rue Lebel, 94300 Vincennes.  
**TOULET Fernand**, « Le Souvenir », 13, Av. du Dr. Moynac, 64100 Bayonne.  
**COUDRAT André**, « Lotissement des Noues », 52230 Poissons.  
**LEFORT Fernand**, 19, Hermitage, l'Hippodrome, 33320 Eysines.  
**BORDES Georges**, 95, Av. L. Barthou, 33200 Bordeaux.  
**MARCHE Ernest**, 30, rue St-Martin du Croc, Sainte-Solange, 18220 Les Aix-d'Angillon.  
**BERKOWICZ Bernard**, 5, rue de la Reine Hortense, 95320 Saint-Leu-la-Forêt.  
**VALLIERE Jean**, Orchancourt, 80210 Feuquières-en-V.  
**FERRARI Pierre-Paul**, 20218 Ponte-Leccia.  
**ROCHE E.**, 30, route de St-Priest, 69960 Corbas.  
**BRUNIQUET Joseph**, 81320 Murat-sur-Vèbre.  
**PINLON Max**, 33, rue Jean Saint-Marc, « Clair Bois », 33260 La Teste.  
**LARREY Clément**, Mais. J. d'Arc, Bourg Clermont, 40180 Dax.  
**EIROT René**, 6, rue des Ayraults, 49510 Jallais.  
Mme **DOEBELIN Charlotte**, 3, rue St-Georges Bas des Côtes, 70290 Champagney.  
**DARMANTE Henri**, St-Pandelon, 40180 Dax.  
**PRADALIER Jean**, Rue Basse, 12190 Estaing.  
**LE PENNEC V.**, 257, rue Constant Vinet, 56510 Saint-Pierre-Quiberon.  
**PINSARD Valentin**, Bourg Camors, 56330 Pluvigner.  
**BLANDIN Pierre**, 18, Allée des Tilleuls, 35220 Châteaubourg.  
**Dr. GRANGE Jean**, 14, Quai de Serbie, 69006 Lyon.  
**LASSIDOUET Louis**, 14, Crs de la République, 33470 Gujan-Mestras.  
**THIZY Jean**, La Rully, Pomeys, 69590 St-Symphorien-sur-Coise.  
**BAUDIER Roger**, 2, rue du Stade, Blagny, 08110 Carignan.  
**CUVIER Jean**, 14, Grande Rue Notre-Dame, 76270 Neufchatel-en-Bray.  
**BESSOU Marius**, Rue de Planol, 81170 Cordes.  
**VIGNOT Olivier**, 77510 Rebais.  
**MANQUAT Marcel**, La Choquette, 38660 Le Touvet.

- COGAINE François**, Costy, 29222 Plouenan.  
**REDOURET Marcel-Bernard**, Saint-Roch Illais, 33720 Podensac.  
**BOYER CHAMMARD Pierre**, 39, rue Gabriel Péri, 92120 Montrouge.  
**THIBAUTOT**, 2, Allée des Lilas, 94600 Choisy-le-Roi.  
**LE BONNIEC Yves**, 1, Allée des Sapins, Beg Ar Land, 22300 Lannion.  
Mme **GOURY Simone**, rue Nicolas Paquet, 95260 Beaumont-sur-Oise.  
**DENOEL Adler**, rue A. Defuisseau, n° 48, 4431 Ans, Belgique.  
**LAGUERRE Maurice**, 16, rue Ampère, 54780 Giraumont.  
**SONNEY André**, 5, rue du Lac, 39130 Clairvaux-les-Lacs.  
**LECLERC Gaston**, 93, route Nationale, 59132 Chereeng.  
**LAVEZAC René**, Cadelen, 81600 Gaillac.  
**TRIMOUSSE R.**, Cocey, 52190 Prauthoy.  
**GAILLARDON Pierre**, 14, rue Théophile Roussel, 48200 Saint-Chely-d'Apcher.  
**SIMARD Raymond**, 64, Grande Rue, 26300 Bourg-de-Péage.  
**AUMON Poulain**, 66, rue du Gl Buat, 44000 Nantes.  
**DUMURET Hector**, 39, rue Ferrer, 59490 Somain.  
Mme **DAMINET Jacqueline**, 140, rue de Verdun, 92800 Puteaux.  
**GAUSSSET Albert**, Lascazes, 12370 Belmont.  
**VAKEFORD Joseph**, 41, rue de la Libération, 56400 Auray.  
**SAINT SUPERY Félix**, 66, Chemin de Notre-Dame, 31600 Muret.  
**SIMON Jean**, 75, Bd Richelieu, 92500 Rueil-Malmaison.  
**DELAUNAY Georges**, 52, rue de Sambre et Meuse, 75010 Paris.  
**LEGRAS Jean**, 16, rue Roger Salengro, 93310 Le Pré-Saint-Gervais.  
**ORSINI Paul**, 20, rue Napoléon, 20200 Bastia.  
**BIZE Jean**, 6, rue Cartault, 92800 Puteaux.  
**POUCHES Louis**, Chantemignon, Feugarolles, 47230 Lavardac.  
**KUPPEL Charles**, 7, rue des Ecoles, 86180 Buxerolles.  
**FABRE Jean**, 21, rue Jean Bouin, 82000 Montauban.  
**BRIAUX Paul**, 44, rue Hector Berlioz, 59370 Mons-en-Barœul.

La correspondance de l'été paraîtra dans le numéro d'octobre

### RECHERCHE

**GRONDIN Alphonse**, 13, rue du 8 Mai, 85800 Saint-Gilles-Croix de Vie, recherche camarades des kommandos 763 de Feldorf et de Schiffdorf (Stalag XC).

L'ex-K.G. du VB Georges VERON serait heureux d'avoir des nouvelles de ses camarades RICHARD, adresse inconnue, GUERIN, de Limay, SAS, de Feucherolles avec qui il s'évada de Heselwangen, le 1<sup>er</sup> juin 1941. Après avoir traversé la Suisse, ils se séparèrent au Centre de démobilisation d'Anney.

Pour toutes réponses, écrire à G. VERON, 44, rue des Lierres, 84300 Cavailon.

— **Recherche** : **PETIT Jean-Paul** (XC), 52, Av. Maurice Delmotte, B 4350 Remicourt (Belgique) « recherche photos de chapelles installées dans les camps et kommandos où séjournaient des Français et des Belges ».

Des nouvelles de la famille LAVIER. Absents à l'Assemblée générale du 20 mars dernier, en raison d'une défaillance de Mme LAVIER, survenue en cours de route, nos amis s'étaient également excusés lors du déjeuner à l'Opéra-Provence le 12 juin.

Nous souhaitons à Mme LAVIER une amélioration de son état de santé ainsi qu'à ses deux filles.

A notre ami Roger nous disons bon courage et à tous ensemble notre amitié.

Merci pour leur geste généreux en faveur de notre caisse d'entraide.

PONROY Pierre et Mme, n'ayant pu trouver le soleil en mai à Antibes crurent le dénicher à... La Baule, mais en vain! La voiture étant aussi un excellent refuge contre le crachin, nos amis s'en furent donc visiter de nombreuses et anciennes connaissances le long des côtes : à La Rochelle, Pierre a ainsi retrouvé après... trente cinq ans son camarade RIBELL, lequel se rappelle aux copains de la Fock-Wulf, de Brême; à Chateillon ensuite chez l'ami LENHARDT pour un bon déjeuner. Puis après les ponts de Saint-Nazaire et de... l'Île de Ré — découverte de la technique oblige —, ils finirent le périple en Mayenne, chez leurs amis CHAUVEAU, de Bais : cuisine locale appréciée et visite, en compagnie de « Monsieur le Maire », des travaux en cours dans la commune et le département.

La suite en septembre à Antibes à nouveau — où nous espérons qu'ils auront trouvé enfin le soleil.

Les accus rechargés, c'est le 46, rue de Londres à Paris qui attendra l'ami PONROY. Nous espérons que Mme PONROY sera désormais reconfortée après ce long parcours d'été.

### QUESTIONS

Afin de favoriser au maximum la participation du plus grand nombre à l'Assemblée générale annuelle (disponibilité, carte Vermeil, etc.), nous vous demandons de bien vouloir répondre aux deux questions suivantes :

1°) Jour préféré :

Jeu-di ☐ Dimanche ☐

2°) Le choix du jeudi vous inciterait à venir ?

OUI ☐ NON ☐

Cochez les cases correspondantes et envoyez votre réponse à : Amicale des Stalags V B - X A, B, C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. MERCI.



# Sous la Schlague

Souvenirs d'un prisonnier français en Allemagne, 1914 - 1915.

C. V. (l'identité exacte est restée inconnue) a été fait prisonnier au cours du mois d'octobre 1914. Il est resté près d'un an derrière les barbelés d'un camp situé à proximité de Magdeburg. Il a été rapatrié en qualité de brancardier militaire via la Suisse.

A son retour il a confié ses notes, prises parfois au jour le jour et adroitement dissimulées, à la revue « Le Pays de France », éditée par le journal « Le Matin » qui les a publiées dans son n° 96 du 17 août 1916 et suivants.

Elles révèlent une si stupéfiante identité avec notre propre captivité qu'à certains moments de leur lecture on croirait vraiment lire le récit d'un P. G. 39-45 ! L'aventure de l'homme désarmé livré pieds et poings liés à son vainqueur, les conditions de vie qu'il lui impose, ses espoirs et ses craintes, son abandon et ses souffrances, cette tragique histoire que C. V. nous raconte s'est répétée au même endroit un quart de siècle après — et nous l'avons éprouvée. Ce qui nous autorise à tenir pour vrai le récit de notre aîné.

Présentant ses carnets et ses souvenirs aux lecteurs du « Pays de France », il écrit simplement :

« Je reviens de « chez eux »... J'ai passé 285 jours dans les baraquements d'un camp de prisonniers.

De ma captivité, j'ai rapporté quelques notes crayonnées sur un carnet et des souvenirs gravés dans ma mémoire. Ces notes, ces souvenirs, je les livre ici aux lecteurs du « Pays de France ». Je n'emploie ni l'amplification, ni le bluff, ni la charge facile et de mauvais aloi. La vérité se suffit à elle-même... »

Les quelques extraits que nous reproduisons ici ne permettront pas de faire ressortir toutes les qualités d'observation et d'écriture de C. V. — les pages du Lien ne sont pas extensibles —. Nous soulignerons pourtant leur importance tant dans la description de la vie des détenus, ses camarades, que dans le comportement des gardiens et le sort « du peuple allemand en guerre » : ses conditions matérielles de vie mais aussi sa psychologie.

P. DURAND.

Ainsi, après le camp de « représailles » (voir Le Lien de juillet) voici le camp « ordinaire », le stalag (le mot ne semble pas avoir été employé à l'époque). Nous connaissons suffisamment ces camps de base pour accepter ce que l'auteur nous en dit. Mais nous regrettons l'absence d'expérience du kommando de travail. Nul doute que le détachement « ordinaire » en 14-18 ressemblait au nôtre ! On eût aimé que l'œil de C. V. l'examinât de près, son témoignage n'en aurait été que plus fort...

Ces deux récits sur la captivité en Allemagne rentrent dans le cadre de la commémoration du 70<sup>e</sup> anniversaire du 11 Novembre 1918. Nulle intention autre qu'historique n'a présidé à leur choix — l'histoire reste la mémoire des hommes et des peuples.

J. T.

## LA VIE AU CAMP

Nous arrivons au milieu de la nuit et nous sommes immédiatement dirigés sur le camp. Va-t-on enfin nous donner à manger ? Pas encore. Nous devons subir une nouvelle fouille. Tabac, allumettes, briquets, couteaux, fourchettes, enfin tout ce qui peut nous divertir ou servir d'arme est confisqué.

Pendant que cette opération se poursuit, je me livre à une rapide étude des lieux où je vais vivre... combien de temps, mon Dieu ?

Le camp est à peine commencé. Il se compose d'un chemin de ronde constitué par deux hauts grillages de fils de fer barbelés entre lesquels, tous les cinquante pas, des sentinelles montent la garde, et de quatre baraquements où sont déjà logés un millier de prisonniers. La plupart d'entre eux sont Français, c'est à peine si l'on compte une quinzaine d'Anglais et six Belges.

Nous touchons chacun une pailasse, une petite couverture, une gamelle émaillée et une cuillère. On nous désigne nos baraquements respectifs. J'arrive à dormir car je suis à bout de force.

Le lendemain, je continue mon inspection du camp. Je prends connaissance du règlement. Nous jouissons d'une liberté relative ; étant donné le peu de prisonniers, on nous laisse le loisir de nous promener dans le camp en attendant l'heure du déjeuner. Celui-ci est attendu avec impatience ; il n'en sera pas de même par la suite quand nous aurons goûté pendant quelques jours à la soupe aux choux dans laquelle nagent quelques très rares filaments de bœuf bouilli.

Le repas du soir ne nous dédommage pas de celui du matin. Il comporte une soupe liquide, faite de farine et d'eau et dénommée bientôt « colle de pâte ». Cette appellation, qui dépeignait si bien la chose, devait faire fortune et passer dans le vocabulaire usuel des prisonniers.

Dès maintenant, je comprends que l'existence sera dure. Je ne m'habituerai jamais aux hurlements des gardiens et des sous-officiers boches, qui s'emportent pour la moindre des choses, pas plus qu'à leurs coups de sabre, leurs coups de crosse et de baïonnette.

On me laisse la liberté d'écrire. J'en profite pour expédier une lettre avec la liste complète des blessés et des prisonniers qui m'entourent, afin que la Croix-Rouge puisse tranquilliser les familles, ce qui fut fait sans retard.

FIN OCTOBRE...

La vie au camp continue.

Il y a pénurie d'officiers allemands, les cadres manquent pour établir un service régulier de travaux.

Les prisonniers sont répartis en huit compagnies, comprenant chacune environ 1.400 à 1.500 hommes qui disposent de six baraquements et d'un terrain de 10 à 12.000 mètres carrés de superficie.

Chaque baraque a 60 mètres de long sur 10 de large. Une cloison la divise en deux compartiments qui donnent asile chacun à 5 escouades de 25 hommes. Nous vivons donc 250 prisonniers, là où 150 hommes trouveraient à peine le cube d'air nécessaire. Une des baraques sert de bureau et d'atelier, et est affectée aux secrétaires, tailleurs, cordonniers, menuisiers et peintres travaillant pour les Allemands sans aucune rémunération.

Vers les derniers jours du mois, 4.000 Russes environ viennent partager notre captivité. Ils arrivent d'autres camps sans doute trop proches de la frontière de Silésie. Ces pauvres gens ont été dépouillés d'une partie de leurs vêtements et de tout ce qu'ils possédaient. Ils sont affamés. Ils nous racontent qu'ils ont été roués de coups par les Allemands. On les a traités comme des malfaiteurs ; on leur a infligé une marque spéciale et fait endosser le sarreau bleu et blanc des prisonniers de droit commun. Parmi eux, je trouve un civil, riche fermier australien, qui a dû se plier aux besognes les plus humiliantes. Comme les autres, il a été battu et mal nourri.

Après l'enfer qu'il a connu, le camp lui semble paradisiaque.

Tant qu'il y eut du pain, nous allâmes en ville le chercher sous la conduite d'un sous-officier, en traînant une voiture encadrée de sentinelles. Nous devions avoir l'air bien misérable, car les habitants eux-mêmes semblaient prendre notre sort en pitié.

Plus de menaces comme aux premiers jours de nos tribulations, plus de poings tendus et surtout finis les insolents « Paris kapout ». Mais, aux vitres des librairies, nous pouvions voir encore des cartes avec des petits drapeaux indiquant la position des troupes allemandes depuis Le Havre jusqu'à Verdun et montrant Paris encerclé !

Chaque semaine on pavoisait et on lançait des éditions spéciales, des journaux annonçant un gros succès sur les Russes. Il y a chaque fois de 40 à 50.000 prisonniers ; seulement, le lendemain, les communiqués officiels n'en mentionnent que 4 ou 5.000... Simple erreur de zéros...

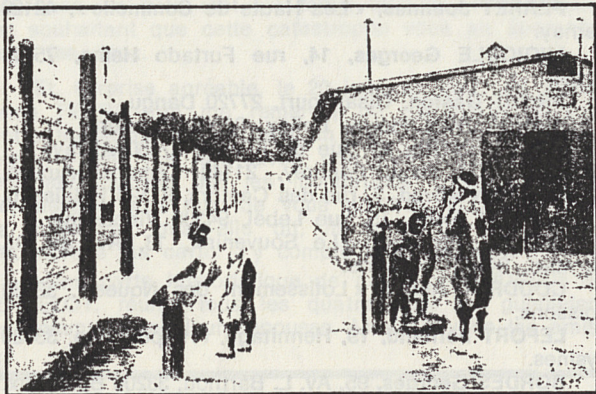
## LES EFFETS DE LA « KULTUR »

Le service du camp fonctionne régulièrement de sept heures à onze heures du matin. Il est assuré par des majors et des infirmiers français. Plus tard, trois médecins russes, puis un anglais vinrent apporter leur aide.

Une baraque vide sert d'infirmier, quatre planches sur deux tréteaux comme table avec le tiers de médicaments usités dans la plus petite infirmerie de régiment français. Et pourtant nous sommes 12.000 prisonniers ! Vers onze heures, le major allemand vient examiner les diagnostics français ; il signe les évacuations sur l'hôpital de la ville des malades les plus atteints.

Chaque jour il y a environ 500 prisonniers qui se font porter malades, parmi lesquels 150 à 200 blessés dont la guérison définitive exige un traitement quotidien. Tout le monde est vacciné ; de plus on fait aux Russes des injections de sérum anticholérique et antityphoïdique.

Une petite voiture à bras nous permet de transporter les malades graves à la caserne-hôpital ou à l'hôpital de la ville.



Moyens rudimentaires pour le lavage du linge.

Si les blessés et les malades reçoivent les soins médicaux strictement nécessaires, par contre nos grands blessés n'ont jamais une goutte de vin, ni biscuits, ni œufs, ni poulet, rien en un mot de ce qui peut les reconforter. Aussi ne nous étonnons pas de voir tant d'anémiques.

Au cours du mois de novembre, les cas de pleurésie, bronchite, rhumatismes se multiplient. Rien de surprenant à cela ; nous sommes plus étroitement logés et nos paillasses, à même le plancher, sont mouillées et salées par le va-et-vient continu des prisonniers revenant des corvées de neige et de nettoyage. Il règne dans ces baraques une humidité permanente, l'eau suinte sans cesse du plafond. Comme mesure de protection contre le froid et l'humidité, chaque prisonnier dispose d'une mauvaise couverture.

Il serait curieux d'établir une comparaison avec les camps français où, dès le début, les Allemands ont eu droit à la lumière, à plusieurs robinets d'eau potable et à des douches au besoin ; ici, au camp de Z..., depuis le mois d'août jusqu'à janvier 1915, il n'y a eu... ni lumière, ni douches, ni même des baquets pour se laver.

Après nous avoir permis d'écrire à nos familles en spécifiant que l'on pouvait nous envoyer des provisions et du linge, l'administration allemande s'est ravisée ! On nous annonça que toutes les douceurs, chocolat, conserves, biscuits, etc... nous seraient confisquées.

Etant donné que les lettres mettaient quatre à cinq semaines pour parvenir à nos familles, tous les colis qui nous furent expédiés en novembre, décembre, janvier et février furent aux trois quarts dévalisés à l'exception du linge, qui nous fut remis.

Pour lutter contre le froid, nous marchions sans cesse à travers la cour, car nous n'avions ni poêle ni charbon.

Deux cents kilomètres de fil de fer barbelé nous entourent, tendus sur une hauteur de trois mètres environ. Quiconque essaie de causer à travers ce grillage à un camarade d'une compagnie voisine se voit aborder par un aimable sous-officier allemand qui vient caresser d'un coup de schlague ou de sabre les épaules du délinquant. O Kultur !...

Pour parer à toute mutinerie, quatre canons sont constamment braqués sur le camp dont la garde est assurée par 300 hommes secondés par des chiens policiers.

Nous touchons environ 500 grammes de pain mangeable ; quant à la viande, on nous affirme qu'il y en a 70 grammes par homme, mais il faudrait un microscope pour la trouver dans la soupe.

N'ayant pas droit à la moindre lumière, nous sommes obligés, le soir, de manger nos harengs crus et nos pommes de terre non épluchées dans la plus profonde obscurité, assis sur nos paillasses ou vautrés comme des bêtes. Quand, par malheur, l'un de nous veut se servir du moindre luminaire, les gardes-chiourme surgissent revolver au poing, la menace et l'injure aux lèvres, et confisquent bougies et chandelles obtenues en cachette.

Dans ma compagnie, il y a 980 Russes, 540 Français dont 60 civils, 4 Anglais, 2 Belges et 1 Italien civil.

Vers fin décembre, sur 250 à 300 colis expédiés aux Français de notre compagnie, plus de 150 sont à moitié dévalisés, 13 ont complètement disparu.

J'adresse une réclamation par écrit au capitaine de la compagnie par l'intermédiaire du feldwebel K... Ce qui m'indigne le plus, c'est que pendant ce temps, à la gare ou en ville, on peut voir les habitants et jusqu'aux enfants des écoles se régaler de chocolat Menier et des conserves destinés aux Français.

Par bonheur, l'état sanitaire est relativement bon. Nous n'avons pas de ces effrayantes maladies épidémiques comme dans certains camps. Nous sommes presque habitués à nos baraquements humides et à notre abject régime alimentaire. Mais il est impossible de ne pas haïr nos gardiens et l'on sourit amèrement quand ils ont le front de vous dire avec le plus grand sérieux : « Après la guerre, amis avec Franzosen ! »

Si nous étions tentés de les croire, il suffirait, pour raviver notre haine, que nous songions aux cruautés qu'ils nous font endurer. En moins de quinze jours, j'ai vu 3 prisonniers venir dans notre baraque-infirmier se faire panser pour les coups de sabre reçus sur la tête ou sur les épaules. L'un d'eux était atteint si grièvement qu'il faillit en mourir.

L'inquisition est en faveur ici. On nous fouille à tout propos. Nos geôliers cherchent surtout à nous dépouiller de l'or ou de l'argent que nous pouvons posséder et des petits carnets où la plupart d'entre nous notent leurs impressions, mais ils sont désappointés car nous cachons tout de notre mieux ; nous trouvons pour sauver notre bien des trésors d'ingéniosité.

Une de mes distractions consiste dans la lecture des journaux allemands. Je m'efforce d'en extraire le suc politico-littéraire : j'y vois combien ce peuple s'efforce de se croire lui-même le plus noble, le plus vertueux, le seul descendant de Dieu ; il se persuade qu'il est appelé à régner sur l'Univers dégénéré ! »

## SUPPLICE DU POTEAU



« Quand nous rentrâmes le soir, nous le vîmes, attaché pieds et mains liés au poteau, exposé au vent d'hiver et à la pluie, le torse nu, les jambes recouvertes seulement d'un mince pantalon de treillis. Les bourreaux avaient tellement serré les cordes que ses bras étaient violets.

Pendant huit jours, nous ne le revîmes plus. Il était puni de cellule, au pain et à l'eau.

Pour une péccadille combien ont, depuis lors, enduré le même supplice, je ne saurais le dire. Il ne s'est pas passé un seul jour où n'ait été attaché au pilori quelque infortuné, coupable de n'avoir pas observé la discipline boche. Combien de mes camarades sont morts là-bas, attachés au poteau, ou dans les hôpitaux, victimes de la tuberculose contractée par suite des traitements barbares qu'ils avaient subis ».

P. TRUBERT, « Souvenirs d'un prisonnier ». (Collection « Patrie »).